



PROJECT MUSE®

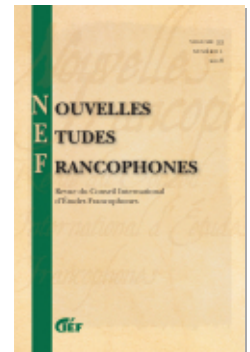
Afrique du Nord et Mashreq

Alexandra Gueydan-Turek

Nouvelles Études Francophones, Volume 33, Numéro 1, 2018, pp. 252-258
(Review)

Published by University of Nebraska Press

DOI: <https://doi.org/10.1353/nef.2018.0017>



➔ *For additional information about this article*

<https://muse.jhu.edu/article/702586>

Afrique du Nord et Mashreq

Rubrique dirigée par Alexandra Gueydan-Turek,
Swarthmore College, États-Unis

La bande dessinée arabe à l'honneur. Exposition Nouvelle Génération: La bande dessinée arabe aujourd'hui. La Cité Internationale de la bande dessinée et de l'image, Angoulême, France, du 25 janvier au 4 novembre 2018.

Nouvelle Génération: *La bande dessinée arabe aujourd'hui*. Arab Comics Today. Marseille: *Alifbata*, 2018. ISBN 978295592836. 208 p.

La Nouvelle bande dessinée arabe. Short. Arles: Actes Sud-Sindbad-Orient des Livres [Barzakh], 2018. ISBN 9782330086701. 270 p.

La 45^e édition du Festival International de la Bande Dessinée d'Angoulême a accordé une place privilégiée aux œuvres du monde arabe en accueillant, du 25 janvier au 4 novembre 2018, l'exposition "Nouvelle génération, la bande dessinée arabe aujourd'hui." Produit d'une collaboration entre la *Cité Internationale de la Bande Dessinée et de l'Image* et The Mu'taz and Rada Sawwaf Comics Initiative de l'Université Américaine de Beyrouth, cette exposition promeut le 9^e Art du monde arabe dans toute sa richesse, avec une quarantaine d'auteurs exposés venus d'Algérie, d'Égypte, d'Irak, de Jordanie, du Liban, de Lybie, du Maroc, de Palestine, de Syrie et de Tunisie. L'initiative était jusqu'alors inédite — dans l'Hexagone en tout cas, elle s'est fait attendre! En effet, avec ses manifestations d'envergure comme le FIBDA à Alger, qui fêtait en 2016 sa dixième édition, et depuis 2015 le CairoComix en Égypte, ses prix comme les Mahmoud Khalil Awards à Beyrouth, le monde du 9^e Art arabe n'est pas en reste. De nombreux artistes participant à *Nouvelle génération* avaient, par ailleurs, déjà été sollicités pour d'autres festivals internationaux comme celui d'Erlangen en 2012, à l'occasion d'une exposition intitulée "Illustrer l'H/histoire" ["Illustration der Geschichte"]. À l'époque, le festival allemand tenait à rendre hommage à l'essor de la création graphique et à sa force, alors que s'effondraient régimes autoritaires et décadents.

Le magnifique catalogue éponyme et trilingue, qui accompagne l'exposition, reproduit uniquement des extraits, planches isolées, et ce, dans la ou les langues originelles (arabe et/ou français pour la plupart), alors que les textes d'accompagnement et les traductions sont disponibles en français et en anglais dans les marges. De Tétouan à Beyrouth, jusqu'en Irak et en Syrie, le catalogue rassemble

un corpus récent, transgénérique, translinguistique et transnational. Ce corpus est organisé en quatre parties, la première dédiée à une introduction universitaire des thèmes principaux et axes d'analyse des textes, les trois autres dévouées aux œuvres graphiques. Chaque œuvre est accompagnée par une bio-bibliographie de l'auteur ou, le cas échéant, du collectif. Le premier regroupement d'œuvres, "Du Caire à Casa, de Beyrouth à Bagdad," se concentre sur la question des collectifs avec Samandal (Liban), Lab 619 (Tunisie), et Toktok (Égypte) pour les plus connus. Dans une contribution intitulée "Une rébellion ressuscitée: La volonté des jeunes contre l'histoire," l'artiste et universitaire libanais, Georges Khoury, dit Jad, établit le rôle central que jouent les collectifs, "véritable[s] levier[s] du mouvement contemporain de la bd arabe, [. . .] un moyen idéal de créer des plateformes indépendantes et de se libérer des contraintes des marchés" (12). Confrontés au manque d'éditeurs spécialisés et de structures de diffusion stables, les fanzines publiés par les collectifs offrent, en effet, une alternative durable.

La seconde section graphique, "Going Underground. La bd en ligne déjoue la censure," qui mélange séries numériques (Qahera, Égypte et Ramadah Hardcore, Maroc) et collectifs en ligne (Comic4Syria, Syrie), offre des planches fortes, irrévérencieuses, voire franchement risquées. Il y est question de misogynie, d'islamophobie, mais aussi du déni des droits de l'Homme en temps de guerre. Parlant pour le groupe Comic4Syria, Anonyme réaffirme l'importance du 9^e Art face à l'absurde et à la déraison: "Nous pensons que le travail produit jusque-là participe quelque part à l'écriture de l'Histoire" (129). Cependant, les plateformes numériques demeurant coûteuses et, parfois, difficiles d'accès; rares sont encore ceux qui adoptent ce format. Enfin, la dernière section présente les auteurs publiés "en solo" dans des albums et romans graphiques. Malgré son contenu original, on regrettera que cette dernière partie n'adopte aucune organisation logique qui aurait permis de guider les lecteurs non-initiés.

La force de ce volume réside véritablement dans sa partie initiale où figurent les essais de Khoury/Jad, Enrique Klaus et Lina Ghaibeh. Co-commissaire de l'exposition, cette critique libanaise met en avant la bd non seulement comme miroir représentant l'évolution du statut des femmes lors des révolutions arabes, mais aussi comme espace privilégié d'une praxis, d'un pouvoir effectif. Les artistes femmes se mettent en scène sans aucune prudence, parlent de harcèlement, de leur corps et de sexualité; elles combattent, à travers leurs planches, les inégalités de sexe et de genre: "Ces femmes qui osent parler de leur intimité sont les mêmes qui descendent manifester dans les rues et qui participent activement au mouvement de transformation du monde arabe" (38).

L'approche est radicalement différente en ce qui concerne le second volume à l'étude, "Short." Publié chez Actes Sud, avec la participation de vingt-sept artistes, ce volume rassemble de courts récits graphiques dans leur intégralité. Pour

la plupart en langue originale arabe, ces planches sont traduites à même la case, à la manière d'un sous-titrage, là où la traduction était reléguée dans la marge dans Nouvelle Génération. La lisibilité des *short* se voit ainsi privilégiée au détriment de l'intégrité de l'œuvre graphique. Les planches n'en demeurent pas moins belles et les récits intéressants. À cela s'ajoute un entretien croisé avec Rym Mokhtari (Algérie), Shennawy (Égypte) et Mazen Kerbaj (Liban), qui offre au lecteur un aperçu de la diversité des genres, thèmes et formats adoptés par les artistes, le tout encadré par Tewfik Hakem, producteur de l'émission "Le Réveil culturel" diffusée sur France Culture. Fervent lecteur d'albums bd, manga et romans graphiques à la façon de L'Association, Hakem prend le parti d'une "nouvelle génération de dessinateurs mondialisés" (n.p.).

Ce discours diffère radicalement des deux récits des origines que nous offrent Mathilde Chèvre et Jonathan Guyer. Chèvre, universitaire de formation, tente de retracer l'évolution de la bd depuis le début des années 1960 avec une génération d'artistes du Proche-Orient qui créent principalement de la caricature, et parfois de la littérature de jeunesse, jusqu'à l'engagement des artistes depuis les années 1970 avec le développement de motifs socio-politiques. L'essai, très bref, ne prend pas le temps d'ébaucher la thèse à peine formulée, et lui préfère une discussion sur la théorie de l'image et des différences du regard entre l'Orient et l'Occident. L'opposition anhistorique, entre l'art occidental "rempli de combats" et l'art islamique révélant "la structure du monde" (n.p.), fige des espaces culturels aux structures cognitives supposément homogènes et exclusives, et n'a donc que peu d'intérêt. Le second récit, de Guyer, offre des pistes de lecture plus intéressantes; mentionnant les illustrés de l'époque coloniale, puis les caricatures satiriques de la presse arabe, "geste journalistique des plus téméraires" (n.p.), Guyer relie ces textes fondateurs à l'engagement d'artistes contemporains tel Magdy el-Shafee, qui fut arrêté et dont le roman graphique, *Metro*, sur les événements de la place Tahrir fut interdit à la vente. Et Guyer de conclure que crises politiques et réflexions intimes se croisent sur la planche où, aujourd'hui, on a bien du mal à distinguer le journalisme de l'art, la réalité du fantasme.

Au final, le catalogue et le recueil de *short* ne pourront que trouver leur public: en dépit de leur prix un peu élevé (respectivement 22 et 27 euros), ces volumes sont d'une richesse incroyable, que ce soit par l'étendue des auteurs et collectifs répertoriés dans le catalogue du CBDI, et encadrés par de solides essais originaux, ou par la concentration de vingt-sept courts récits séquentiels venant des quatre coins du monde arabe en un volume unique. C'est une chance rare que d'avoir accès à ces matériaux esthétiques. Ces volumes ne manqueront pas d'intéresser le public averti tout autant que les fans de bd.

Alexandra Gueydan-Turek, Swarthmore College

La littérature algérienne: état des lieux

Le champ de la production culturelle algérienne, comme on l'a souvent répété, est affaire d'ambiguïtés et de contradictions. S'y voient souvent privilégiés les écrivains et artistes "exilés" ou internationalisés, passant principalement par Paris, et favorisant l'expression française. Or, depuis la fin de la "guerre civile," une scène intellectuelle locale riche, voire fructueuse, s'est développée. En effet, le champ *local* de la production algérienne ne se laisse pas affecter et persiste à engendrer de nombreux talents, et ce, en dépit d'un manque cruel de soutien institutionnel et financier, de la carence de plateformes professionnalisées à l'échelle nationale qui pourraient permettre aux débats intellectuels de sortir d'Alger et d'Oran (où se trouve le centre de recherche du CRASC), et d'un réseau de dissémination capillaire qui ne s'étend guère au-delà d'Alger, Oran, Tizi Ouzou, et Constantine.

Si elle fut longtemps structurée de façon binaire — avec, d'un côté, un champ francophone et, de l'autre, un champ arabophone —, on peut se réjouir de voir, au cours de ces dernières décennies, un décloisonnement progressif de la production culturelle algérienne. L'alliance de jeunes acteurs culturels bilingues issus du champ local contre leurs confrères internationalisés, comme l'a démontré Tristan Leperlier, la reconnaissance d'une expression littéraire berbère (Akli Salhi et Sadi), ou encore les projets éditoriaux dans les diverses langues (concentrés principalement dans les maisons d'édition Barzakh, Casbah éditions et El-Ikhtilef), sont autant de réalités qui témoignent de cette évolution. Et celle-ci se révèle d'autant plus importante que ses enjeux dépassent le seul fait culturel pour toucher aux domaines sociolinguistiques et politiques: comment ne pas voir, dans l'existence d'un champ littéraire bilingue, voire trilingue, en Algérie, une remise en question de la domination du champ éditorial français? Comment ne pas y pressentir des luttes autour de la légitimité d'une littérature algérienne principalement écrite, lue, et enseignée à l'étranger?

Cet essor du champ local n'aura pas échappé à certains critiques tels Mary Ann Lewis et Corbin Treacy qui, dans le récent numéro spécial de *Contemporary French and Francophone Studies* — codirigé par Patrick Crowley et Megan C. MacDonald, et portant sur le roman maghrébin et sur son évolution depuis l'an 2000 —, consacraient leurs travaux à l'importance symbolique de l'essor des maisons d'édition locales au sein de la possible postcolonialité algérienne, voire maghrébine (MacDonald mentionne, outre les éditions Barzakh, La croisée des chemins au Maroc et Elyzad en Tunisie). Dans mon propre travail, je me suis attachée à démontrer comment certains romanciers et intellectuels, — tel Mustapha Benfodil, co-fondateur du mouvement Bezzzef et du collectif citoyen Barakat, et initiateur de lectures sauvages —, investissent de nouveaux territoires pour se réappropriier la rue à coup de littérature, et joindre ainsi l'action citoyenne à l'action artistique. Mohand Akli Salhi et Nabila Sadi, quant à eux, ont dressé un tableau plus en demi-teinte de la littérature amazigh

qui, bien qu'appartenant à une pratique littéraire croissante, "porte également les stigmates [...] à la fois dans ses textualités [...], dans sa position dans les champs littéraires algérien et marocain que dans son insertion culturelle," du déni identitaire et linguistique dans lequel elle a émergé (34–35).

Il faut certes, avec Akli Salhi et Sadi, nuancer un propos qui aurait tôt fait de verser dans l'utopie: Paris demeure, pour nombre d'auteurs, la capitale littéraire incontournable. Bien que quelques auteurs aguerris comme Boualem Sansal ou encore Maïssa Bey exercent leur art depuis leur pays natal, rares sont ceux qui, comme Mustapha Benfodil ou Samir Toumi, choisissent de pratiquer leur art romanesque exclusivement en Algérie, dans des maisons d'édition locales. Après avoir fait connaître leur plume dans l'édition algérienne, les jeunes talents qui se voient ouvrir les portes de maisons d'édition hexagonales prestigieuses sont souvent amenés à s'y rendre ou, quand leur éditeur a des accords, à faire de la coédition franco-algérienne. Tel est le cas de l'incontournable Kamel Daoud qui, après avoir fait ses débuts à Alger aux éditions Dar El Gharb, passe chez Barzakh pour y rester et co-publier avec Actes Sud *Meursault, contre-enquête* (2014) et, plus récemment, *Zabor ou Les Psaumes* (2017).

Kaouter Adimi a ainsi publié son premier roman, *Des ballerines de papicha*, chez Barzakh, en 2010, avant de le republier en France sous l'intitulé *L'Envers des autres* (Actes Sud 2011), où le roman s'est vu décerner le prix littéraire de la Vocation. Son second roman, *Des pierres dans ma poche* (Barzakh 2015), reparait une année plus tard aux Éditions du Seuil. C'est avec ces deux maisons d'édition qu'Adimi co-publiera son roman le plus récent, *Nos Richesses* (2017), pour lequel elle se verra décerner le prix Renaudot des lycéens 2017 et le prix Beur FM Méditerranée 2018. Les thèmes abordés par ses œuvres recoupent le trajet parcouru par l'auteure, des regards désabusés de la jeunesse d'un quartier populaire d'Alger, dans *Des ballerines*, au regard névrosé d'une narratrice algérienne devenue parisienne d'adoption, prise entre deux pays aussi peu accueillants l'un que l'autre, dans *Des pierres*, jusqu'au récit aux allures de métadiscours sur le legs colonial au sein du champ culturel algérien dans *Nos Richesses*.

Superbe roman à deux voix, *Nos Richesses* redonne la parole à Edmond Charlot, libraire et éditeur ayant joué un rôle central dans la mise en place de lieux de rencontres et d'échanges entre pieds-noirs et indigènes, entre intellectuels français et intellectuels algériens. Sous forme de journal intime, et à travers l'histoire de sa librairie de prêt, établie au 2 bis de la rue Hamani, les mots de Charlot — où se croisent propos imaginés, textes intimes et documents d'archives — donnent à voir les projets de collaborations, les espoirs et les tensions qui se jouent entre 1935 et 1961. Pour celui qui souhaitait rassembler toute la littérature méditerranéenne, être passeur de rives et passeur de livres n'est pas toujours aisé, que ce soit à cause des pénuries de papier et de la censure sous le régime de Vichy, ou bien quand se dessine une Algérie libre où il n'aurait plus sa place — le journal s'achève sur le plasticage du local par l'OAS. Intercalé entre les entrées de ce journal venu du passé, s'offre

au lecteur le témoignage plus contemporain de Ryad qui, en 2017, est chargé de fermer cette bibliothèque de prêt, aujourd'hui détenue par l'État. Racheté, ce lieu culturel, emblématique d'un legs colonial jugé encombrant et malvenu, doit faire place à une économie beaucoup moins symbolique et surtout plus en phase avec la consommation de masse: un magasin de beignets. Devant se débarrasser des volumes qui occupent les lieux et repeindre les murs, Ryad n'a d'autre mission que de faire disparaître tout un pan de mémoire. En partant de ce lieu réel qui demeure aujourd'hui une annexe de la bibliothèque nationale, Adimi revient sur un lieu de mémoire franco-algérien et ébauche une histoire, à bien des égards plus inclusive, de la littérature algérienne. En montrant le désamour de Ryad pour les Lettres, qui contraste avec la tendresse qu'éprouvent les habitants du quartier pour ce lieu culturel, l'auteure s'interroge aussi sur la place de la littérature, et plus généralement de la culture, dans l'Algérie contemporaine où, nous dit Adimi, un beignet peut valoir plus qu'un livre.

Un autre exemple est celui de l'écrivaine bilingue Sarah Haidar, qui vient de republier son troisième roman, *La Morsure du coquelicot*, initialement paru en 2016 aux éditions APIC à Alger, chez Métaphores à Paris en 2018. Haidar s'était déjà fait remarquer avec *Virgules en Trombe. Presque roman* (APIC 2013), pour lequel elle avait reçu le prix de l'Escalier Littéraire d'Alger 2013, et *Zanadeka [Apostats]* (2005), pour lequel elle fut lauréate du prix Apulée, décerné par la Bibliothèque Nationale d'Algérie. Se dégageant de la notion de témoignage, à laquelle la littérature francophone dite "périphérique" se voit encore trop souvent assignée, les œuvres d'Haidar s'inscrivent dans une revendication ouverte de ce que Lynda Nawel Tebbani (qui préface, par ailleurs, le second roman) nomme l'"artistisation" (68). Selon Tebbani, le roman algérien de l'extrême contemporain s'est fait l'héritier des travaux de Khatibi sur la force poétique de l'œuvre. Il s'agirait là de la caractéristique principale du "nouveau roman algérien" qui échappe à l'homogénéité thématique, et dépasse toute recontextualisation culturelle et historique. "[P]rétexte à l'interrogation" (74), l'art romanesque d'Haidar se proclame art, "littérature, sublime salope sans scrupules" (Adimi, *Des pierres* 7), où l'allitération poétique du texte annonce une écriture ambiguë, inquiétante, nous invitant à nous perdre dans une aventure sensorielle plus que narrative.

Si, contrairement à *Virgules en Trombe*, *La Morsure du coquelicot* se veut plus lisible, plus narratif, en se détachant des interrogations esthétiques, du métalittéraire et du purement sensoriel pour s'appuyer sur des repères chronologiques et des personnages, il n'en reste pas moins que le portrait ébauché d'une société gangrenée touche encore à la charge de l'auteur-poète. En effet, dans un pays anonyme où les autodafés se mêlent aux lynchages de femmes, le lecteur suit divers personnages qui se racontent à la première personne. À travers ce récit fragmenté, le lecteur devient le témoin de la disparition de chaque personnage, jusqu'à ce que seule l'écrivaine demeure. En passe d'être exécutée, elle partage avec son futur bourreau un tract final,

signe d'un futur insurrectionnel proche où "le mépris tranquille des mélodies mises au cachot" se substituera aux jacasseries de jadis (126). Loin des stèles et des monuments aux morts, seul le texte persiste "dans[ant] dans la mémoire des enfants" (131), de sorte que, comme l'a établi Jane Hiddleston, la littérature algérienne de l'extrême contemporain se veut contestataire, non pas sur le plan référentiel, mais par la liberté qu'elle offre, celle d'inventer et d'interroger grâce à son sens du provisoire ["sense of provisionality"] (63).

Alexandra Gueydan-Turek, Swarthmore College

Ouvrages cités

- Adimi, Kaouther. *Des ballerines de papicha*. Alger: Barzakh, 2010. Imprimé.
- . *Des pierres dans ma poche*. Alger: Barzakh, 2015. Imprimé.
- . *Nos Richesses*. Paris: Éditions du Seuil, 2017. Imprimé.
- Akli Sahli, Mohand, et Nabila Sadi. "Le roman maghrébin en berbère." *The Contemporary Roman Maghrébin: Aesthetics, Politics, Production 2000–2015*, numéro spécial de *Contemporary French and Francophone Studies* 20.1 (2016): 27–36. Imprimé.
- Gueydan-Turek, Alexandra. "Figure of an Artist: Keeping Local Francophone Literature Engaged." *The Contemporary Roman Maghrébin: Aesthetics, Politics, Production 2000–2015*, numéro spécial de *Contemporary French and Francophone Studies* 20.1 (2016): 48–57. Print.
- Haidar, Sarah. *La Morsure du coquelicot*. Alger: APIC, 2016. Imprimé.
- . *Virgules en Trombe. Presque roman*. Alger: APIC, 2013. Imprimé.
- Hiddleston, Jane. "On peut apprendre de la littérature à se méfier." *The Contemporary Roman Maghrébin: Aesthetics, Politics, Production 2000–2015*, numéro spécial de *Contemporary French and Francophone Studies* 20.1 (2016): 58–66. Imprimé.
- Leperlier, Tristan. "Une guerre des langues. Un champ littéraire pendant la décennie noire (1988–2003). Crise politique et consécration transnationales." Thèse de doctorat sous la direction de Gisèle Sapiro. EHESS, 2015. Imprimé.
- Lewis, Mary Anne. "The Maghreb's New Publishing House: Les Éditions Barzakh and the Stakes of Localized Publishing," *The Contemporary Roman Maghrébin: Aesthetics, Politics, Production 2000–2015*, numéro spécial de *Contemporary French and Francophone Studies* 20.1 (2016): 85–93. Imprimé.
- Treacy, Corbin. "L'Effet Barzakh." *The Contemporary Roman Maghrébin: Aesthetics, Politics, Production 2000–2015*, numéro spécial de *Contemporary French and Francophone Studies* 20.1 (2016): 76–84. Imprimé.